

L'agneau des neiges

de Dimitri BORTNIKOV (France-Russie), Ed. Rivages (France)



(...) Un autre jour, Maria s'est réveillée d'un étrange silence. Elle est sortie pour voir. Le ciel était comme une huître ouverte... Au palais nacré. Et le ciel chantait la musique de la neige... Il avait neigé cette nuit-là. Maria humait l'air. Rien. Aucune odeur... L'air était pur, et le ciel était haut. Si haut... Et le silence était parfait. À tomber à genoux devant tout ça... Et puis le soleil s'est levé et la neige, elle, s'est allumée de mille feux.

Cette lumière du Nord. Le feu vert d'abord ! Puis rose... Puis vermillon... Et l'ombre est bleue, oui, ce bleu tendre, presque gris, qui vous suit, et puis passe devant et vous guide comme le chien d'un aveugle... Puis s'allonge à vos pieds, reste comme ça le temps d'un coup de cils, et puis disparaît. Mon ami, mon ami... La neige – c'est l'enfance de toutes les odeurs. La neige – c'est la mère de toutes les couleurs. La mère stérile... Toujours jeune.

Et là, Maria s'est mise à prier. Mon Sauveur !

Mon âme est prise dans la glace ! Nue comme un alevin... Toi, Qui as habillé chaque poisson d'écailles – Tu nous laisses – nus... Seigneur, mon Seigneur, mon âme est ivre ! De faim... Ne perds pas tes petits mourants de faim dans ce désert où il neige ! Il neige dans mon âme, mon Sauveur... Ne nous oublie pas... Nous, tes petits poissons... Pêche-nous, Seigneur ! Attrape-nous...

C'était si doux de prier. C'était si doux de tomber à genoux dans la neige. De s'y allonger. De s'y étirer... De s'y endormir... Même pas à fermer les yeux... Mais elle s'est relevée... Et pourtant c'est si doux de rester allongée dans la neige. Si doux... Celui qui meurt dans la neige – sait... Maria est tombée encore. Elle s'est mise à ramper ! En chantant tout doucement... « Toi, un pied en enfer – ne désespère pas ! L'esprit brisé est un sacrifice à Dieu. Il ne détruit pas le cœur brisé et broyé... » Le seul psaume que Maria ait appris par cœur... Le psaume de la neige. Oui. Le psaume du don parfait... (...)

Extrait (p. 246-247)

(...) Et puis il s'est tu, Élie. Ne disait plus rien. Il a abandonné la corde. Il a fini par s'allonger, dos au mur.

Il ne bougeait plus. Il s'est calmé pour de bon. Respirant toujours vite et fort, mais ses yeux étaient fermés.

C'est à ce moment-là qu'elle a entendu des bruits de moteurs. Très près, très près. Et la terre s'est mise à trembler. Mais ce n'étaient pas les avions. Ce n'étaient pas les chars. C'étaient des moteurs de camions ! Oui. La glace sur le lac de Ladoga tenait bon. La route de la vie était ouverte et les camions passaient, tout lentement, pleins de vivres...

Maria a mis une heure pour traîner Élie dehors. Et une fois à l'extérieur, elle s'est assise pour souffler un peu. Elle s'est assise sur le seuil, là où, à ses pieds, il y avait le crâne de l'ours. Elle n'a pas voulu qu'Élie soit par terre, non, pas dans la neige. Elle l'a hissé sur ses genoux. Un pied, puis l'autre, puis l'a tiré vers elle. Ramassé ses bras ballants et le voici enfin – sur ses genoux... Elle entendait les camions. Elle regardait, elle ne voyait rien. Elle s'efforçait de voir, mais toujours le rideau blanc sur les yeux. Elle a regardé Élie, elle voyait bien son visage ! Elle voyait très bien ses yeux... Grands ouverts. Immobiles. Elle s'est mise à crier ! Elle appelait Élie ! Qu'il ne s'endorme pas ! Et puis, essouffée, elle s'est tue. Élie ne respirait plus. Plus d'âme à pêcher dans ses yeux...

Maria n'a plus bougé. Elle est restée assise, tenant le garçon sur ses genoux. Elle ne sentait plus rien. De l'autre côté du froid... Comme une statue. Oui. Comme une piété... La piété de la glace. Sous la neige très fine, qui s'est mise à saler la statue tout doucement. Sans cesse, sans cesse...

La neige tombait grave, silencieuse. La neige du sacrifice... La neige du don parfait.

Maria a senti l'odeur... L'odeur lointaine du tabac. L'odeur agréable. Très agréable, comme seule l'odeur qui nous vient de l'autre côté de la vie peut l'être... La dernière odeur.

Les soldats l'ont trouvée comme ça. L'un des deux, le plus jeune, cibiche au bec, a dit à l'autre, en russe : « Elle est vivante, tu crois ? » Et puis il s'est penché pour la toucher... Il a reculé ! Maria le regardait. Figée, comme de pierre, et une mèche de ses cheveux sortait du fichu... Un seul cheveu vibrait, comme vivant, comme une corde rompue. Le jeune a reculé encore ! Les yeux de Maria le fixaient. De loin, oui... De l'autre côté de l'hiver. De l'autre côté de la vie... Elle voyait l'autre monde. (...)

Extrait (p. 285-287)

Tous droits réservés